

été qu'un hommage, bien légitime du reste, à vos talents. Je ne suis pas aussi pur que vous pourriez le supposer et je me réserverais de vous apprendre le but intéressé de ma démarche auprès de vous. Malgré vos étourderies, et même à cause de ces étourderies, il m'a semblé que, plus qu'un autre, vous devez posséder la franchise et la loyauté, partage habituel des jeunes gens frivoles à la surface, mais profonds au-dedans. Pendant son séjour en Italie, Arnold m'a souvent parlé dans ses lettres de son affection pour vous. Peu avant de quitter Rome, il m'exprima le vœu que lui causait votre absence, il me chargea de m'informer de vous à Paris et se plaignit de votre silence. Votre nom ne m'était pas inconnu : j'avais, je vous l'ai dit hier, entendu faire l'éloge du saint Martin, que l'année dernière au salon Steuben trouvait admirable. Vernet, qui vous estime infiniment sans vous avoir jamais rencontré, m'a aussi parlé de vous. J'ai pris ailleurs quelques renseignements sur votre caractère et vos habitudes, et le résultat de mes recherches a été la conviction profonde que votre amitié pour Arnold est un trésor inappréciable. Vous auriez grand tort de voir là un compliment ou une flatterie, je ne m'entends pas à ces choses ; mais je n'ai point non plus coutume de céder aux gens le bien que je puis penser d'eux. Je m'explique avec d'autant moins de réserve que j'ai aussi quelques reproches à vous adresser, non pas sur votre résolution violente d'hier au soir, Dieu seul et la conscience sont juges à cet égard, et il me suffit d'avoir éloigné la cause matérielle de votre désespoir. Il vous reste à expier un instant de faiblesse par des années de courage et des actes héroïques dont je me charge de fournir l'occasion. Il y a aussi une certaine personne qu'il conviendrait d'épouser au plus tôt. Je sais que vous objecterez les répugnances de votre famille ; mais comme il ne s'agit que d'une question de fortune, j'espère applanir cette difficulté.

— Oh ! monsieur ! — s'écria Eugène, fondant en larmes et se précipitant à genoux, — vous êtes donc un ange descendu du ciel !

— Ne m'interrompez donc pas, — fit le vieillard, avec un mélange d'attendrissement et de sévérité, tout en pressant la main d'Eugène et en le relevant ; — nous parlerons de tout cela plus à loisir. Il n'y a dans mes paroles rien qui doive vous surprendre. Vos bonnes qualités et vos talents sont incontestables ; pour devenir un grand artiste et un parfait chrétien, il vous manque les affections légitimes et l'indépendance de la vie ; je saurai vous assurer ces avantages, et en agissant ainsi je ne fais que mon devoir comme prêtre et comme homme. Cela ne m'imposera aucun sacrifice ; veuillez donc ne pas vous répandre en actions de grâces si peu méritées.

Eugène voulut se récrier, le prêtre lui imposa silence et continua :

— Revenons à Arnold, puisque lui seul est en péril. Il marche entouré d'ennemis puissants et implacables ; en lui résiste le salut et la perte de plusieurs ; sa destinée est haute, mystérieuse et terrible. Puisse-t-il ne pas fléchir sous le poids ! Si sa rai-

son s'égaré, plus que jamais il a besoin d'amis fidèles et en état de le comprendre. Il ne suffirait pas à ceux-ci de la sagesse et de la fermeté, il faut encore l'estime, l'attachement et la confiance d'Arnold, et bien peu de personnes semblent les mériter. Voilà pour quoi je m'applaudis d'avoir quelques droits à votre affection. Ce n'est pas que je veuille vous enchaîner par quoi que ce soit ; loin de là, ce que j'ai fait n'est rien et n'exige de vous aucun retour ; mais vous êtes dévoué à Arnold, votre courage n'est pas douteux, et l'énergie de vos résolutions a seulement besoin d'être tempérée par les conseils d'un jugement plus mûr et d'une expérience plus froide et plus exercée. Sur tous les points, vous êtes le seul être au monde qui puissiez partager avec moi une tâche sublime, mais dangereuse. J'ose croire que votre exaltation d'artiste, vos idées aventureuses et hardies, et surtout votre amitié pour Arnold, ne vous permettront pas de me refuser assistance.

En terminant cette phrase, le vieillard leva les yeux sur Eugène. Le jeune homme le visage animé, le regard brillant, répondit en portant sa main droite à sa poitrine :

— Par tout ce qu'il y a là de foi en Dieu et d'amour pour la gloire, je jure à vos projets, quels qu'ils soient, fidélité, discrétion, concours jusqu'à la mort. Je vous dévoue mon âme et mon corps, les pensées de ma tête et le sang de mes veines, tout ce que mon esprit peut rêver, tout ce que mon bras peut exécuter.

— C'est bien jeune homme ! — s'écria le vieillard en l'embrassant, — il est beau de voir ton air, d'entendre tes paroles et de savoir que tout cela existe en vérité ! Non, le règne de Dieu n'est point passé sur la terre ! l'inspiration, l'honneur et l'héroïsme ne sont pas morts au cœur de l'homme et il y a pour le monde espoir et salut, puisqu'il s'y trouve tant de loyauté, d'enthousiasme et de grandeur.

La physionomie du prêtre s'était animée, et comme un rayonnement céleste brillait autour de son front. Il tendit une seconde fois la main à Eugène, qui la serra fortement. Le vieillard continua pensif :

— La nuit s'avance, et d'instinct en instinct, avec les ténèbres, s'accroît le pouvoir d'Allameida... Arnold ! Arnold !

Et enchant sa tête dans ses doigts crispés, il étouffa quelques larmes. Eugène le regardait silencieux, et pleurait à la vue de tant d'affliction. Le plus profond silence régnait au dehors. On eût dit que le désert entourait cette cellule pauvre et gracieuse comme celles de la Thébaïde ou du Carmel. Par intervalle, on entendait tout à coup le vent du nord mugir à travers les arbres dépouillés des jardins environnants, et la pluie venait en tourbillonnant battre les vitres. A la clarté d'une lampe antique, le vieillard, le front ceint d'un bandeau, les membres enveloppés d'une large robe, et le jeune homme dont les traits inspirés apparaissaient dans l'ombre, ne semblaient ni l'un ni l'autre de leur siècle. On eût dit deux nobles et imposantes figures, appartenant au monde idéal ou bien à quelque époque des temps bibliques ou des âges chevaleresques. Le prêtre se leva enfin et avec résolution :

— C'est trop de faiblesse, — dit-il, —

l'heure s'avance, et il faut, Eugène, tenter un dernier effort. Je ne puis faire un pas, — ajouta-t-il, en retombant sur sa chaise et en portant la main à sa blessure. — N'importe, cela est nécessaire, vous saurez tout et vous irez pour moi.

— Dussé-je affronter une puissance plus qu'humaine, — j'irai, répondit l'artiste, — s'il ne faut que croire fermement et agir avec vigueur.

— Il faut plus encore, — ajouta le prêtre avec un imperceptible sourire. — Ecoutez ! il me semble avoir entendu quelque bruit... Ce ne sont que les branches mortes agitées par le vent. — Il soupira et poursuivit : — Les secrets d'Arnold ne m'appartiennent pas entièrement, et sans une extrême nécessité, je ne puis les révéler. Ce que vous allez apprendre ne doit se répéter à personne, même à lui. Approchez-vous de moi ; je suis obligé de parler très-bas. N'avez-vous jamais rien entendu dire à notre ami qui indiquât des souvenirs bizarres ou des projets étranges.

— Il m'a souvent parlé du soleil de l'Orient et de la vie du désert, mais sans que sa mémoire pût lui retracer fidèlement les lieux et les images. Quant à ses projets, il m'a parfois exprimé le désir d'être un grand capitaine, de s'emparer de l'île de Malte, de Gibraltar ou de quelque autre point occupé par les Anglais, qu'il déteste, je ne sais à quel propos. Il s'est même exprimé à cet égard, un soir, devant le Saint-Père et grand nombre de cardinaux et d'ambassadeurs, d'une façon que j'oserai nommer peu convenable et très-compromettante.

— Je le sais. Assistiez-vous à cette réception ?

— J'y étais venu, présenté par Arnold, qui jouissait d'une extrême liberté et d'une faveur sans égale auprès de Sa Sainteté.

— Mais ne vous a-t-il rien confié de sa vie passée ?

— Il m'a dit ce que personne n'ignorerait à Rome. Il fut élevé en Suisse par un prêtre, que j'ai depuis quelques heures reconnu en vous, et qui lui donna l'éducation qu'Achille reçut autrefois de Nessus. Je sais aussi que, presque encore enfant, il a servi avec éclat Charles V en Espagne, et qu'avant de venir en Italie il avait beaucoup voyagé sur les mers.

— Vous allez en apprendre davantage ; mais, au nom du Ciel ! pas un mot d'indiscrétion, même à la femme que vous aimez.

— Je le jure sur l'honneur, — reprit énergiquement Eugène.

— Eh bien ! — ajouta le vieillard, — sachez donc qu'Arnold est légitime héritier d'un trône.

Il s'arrêta, et tandis qu'Eugène reculait étonné :

— J'entends quelqu'un, — s'écria le vieillard, — je reconnais son pas ; Dieu nous a exaucés ; c'est lui !

Arnold en effet se présenta au seuil de la cellule, mais aussitôt le vieillard et Eugène jetèrent un cri d'effroi.

— Que vous est-il arrivé, mon fils ? — continua le prêtre, avec la plus poignante anxiété, — pourquoi êtes-vous ainsi pâle, abattu, défait ?

— C'est, répondit Arnold, — que j'ai vu l'Anté-Christ.

(A continuer.) Jules de TOURNEFORT.